

Avant-propos

Jésus : une voix ou des voix ?

Jésus n'a rien écrit, exception faite des quelques signes qu'il a tracés sur le sol, lors de l'épisode connu de la femme adultère : « Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre. » (Jn¹ 8/6 et 8/8) Nous traduisons ordinairement ici le mot grec *graphein* par « écrire », peut-être influencés par le *scribere* de la Vulgate, mais ce mot peut signifier aussi tracer des traits, dessiner : par exemple un peintre d'icônes est appelé un iconographe, les traits qu'il trace pouvant être assimilés à une écriture. Et de même, dans toutes les traditions, un vrai calligraphe dessine et écrit en même temps.

Nous ne saurons jamais ce que signifiaient ces traits énigmatiques, ce dessin cabalistique tracés au sol par Jésus. Tout au plus pouvons-nous supposer qu'ils étaient à la merci du premier vent, donc que leur message, s'il y en avait, était extrêmement fragile, et laissé tel. Volontairement sans doute. Tout change en effet dans la vie, les repères et les marques, telle trace décisive à tel moment s'effacera et disparaîtra l'instant d'après. La voie vraiment voie n'est pas une voie constante ; les termes vraiment termes ne sont pas des termes constants. Ainsi commence le *Tao Te King* de Lao Tseu.

Certains tout de même voient dans ces mystérieux dessins un message secret plus précieux que toutes les paroles, une cryptographie à l'usage seul de certains initiés, bref un enseignement ésotérique. Il convient à l'appui de cette thèse de noter que l'épisode, ou la péricope (sec-

¹ Les abréviations utilisées figurent en fin d'ouvrage.

tion narrative) de la femme adultère en Jn (7/53-8/11) n'existe pas dans nombre de manuscrits anciens, qu'il comporte beaucoup de variantes, et que le ton en est différent de celui du reste de l'évangile. On peut même considérer ce passage comme un texte apocryphe². Il y aurait donc là un enseignement secret de Jésus, où des signes non verbaux (les dessins) encadrent la parole que pourtant nous connaissons bien tous : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. » (8/7)

Quoi qu'il en soit de ce verset de Jn 21/25, la TOB, après avoir remarqué son absence dans plusieurs manuscrits, dit finalement en note : « Le document écrit ne peut rapporter et élucider tout ce que fut l'activité de Jésus. Nous sommes renvoyés au Christ lui-même. » Elle fait donc l'opposition classique depuis Bultmann entre le Jésus historique et le Christ de la foi. Mais que faut-il entendre par « Christ de la foi » ? Est-ce celui qu'ont fixé les dogmes promulgués au fil des siècles par les divers conciles, qu'on a affirmés être inspirés par l'Esprit Saint ? C'est l'opinion majoritaire en christianisme, Protestants bien sûr exceptés. Mais ces dogmes, promulgués ultérieurement au passage de Jésus sur cette terre, sont pour la plupart des constructions mythologiques, qui n'ont guère à voir avec la prédication de Jésus lui-même, avec son enseignement, dont par exemple de façon significative le Credo ne dit rien du tout.

Le seul Jésus auquel nous pouvons avoir accès, par-delà ce qu'on nous dit et inculque de son rôle et de sa fonction, est celui auquel nous introduisent les paroles qu'on nous en rapporte. Raisonnablement nous n'en avons pas d'autre. C'est d'ailleurs ce qui se voit bien en Jn 8/25 :

² C'est ce que fait le vol. I des *Écrits apocryphes chrétiens* (Pléiade, p. 399)

« ‘Qui es-tu ?’ lui dirent-ils. Jésus leur répondit : ‘Absolument ce que je vous dis.’ » Je traduis exprès par « absolument » le *tèn arkhèn* grec (lat. *principium*), et non pas par la traduction banale « depuis le commencement ». Mais même si on admet cette dernière traduction (Segond, TOB, BJ), on y voit que Jésus n’est que sa propre parole, telle donc qu’on la voit rapportée dans ce passage et dans les autres. Cela correspond tout à fait à EvTh 43/3-4 : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? »

L’agnostique, le quêteur de sens, ou tout simplement le disciple non prévenu, s’il veut s’abreuver à ce qu’a pu être l’enseignement de Jésus, laissera donc ici où il est le « Christ de la foi » traditionnel, celui qui est enseigné par le magistère ecclésial. Il ne voudra s’appuyer que sur des paroles (*logia*, pluriel diminutif du grec *logos* : discours rationnel, ou au moins un minimum compréhensible après réflexion). Le reste, dogmes compris, participe de constructions étrangères, et très souvent de mythes (*mûthos* : discours irrationnel), qui parfois peuvent faire vivre et faire rêver, mais parfois aussi sont mystificateurs et aliénants. L’opposition entre la Parole qui instruit et le Mythe qui enchante est ici essentielle.

Comme Socrate, Jésus donc n’a rien écrit. Comme lui, il est un peu une « forme vide », sur le contenu de laquelle on n’a que des paroles rapportées par ses disciples. Pour Socrate, ce sont Platon, Xénophon, etc. Pour Jésus, les différents transmetteurs dont le dépôt nous est parvenu, les auteurs d’apocryphes compris. Au premier rang de ceux-ci figure EvTh.

*
* *

À côté des relations de ses faits et gestes, des recueils de paroles de Jésus, des dits du Maître, ont circulé çà et là après sa mort. S'agissant des paroles, à côté de la source à laquelle s'abreuve le plus ancien en date des évangiles retenus comme canoniques, celui de Marc, les spécialistes distinguent une source reconstituée et supposée commune à Mt et Lc, qu'ils appellent Source Q (de l'allemand *Die Quelle*, la Source) : comme dans EvTh il n'y est question que de paroles, d'un enseignement. Aucun récit d'événements : rien sur la Passion, la Crucifixion et la Résurrection de Jésus dans cette Source.

La mise en forme et l'exploitation de ces dernières, c'est à Paul que nous la devons, et Paul n'a pas connu Jésus, et ne cite guère son enseignement. Il a fait de Jésus (selon moi en l'instrumentalisant) une figure du Messie sacrifié rédempteur des hommes, qu'on peut voir comme une construction mythologique faite moitié d'une reprise réaménagée d'Is 53 (« le Serviteur souffrant »), et moitié d'une influence des cultes à mystères païens (Osiris, Mithra) très répandus à l'époque où vivait Paul. Il est évident alors que si l'on voit là *le* christianisme, et non pas simplement un christianisme, celui qui est devenu majoritaire, tout le reste fait figure d'hérésie au sens moderne du mot, et la tentation est grande d'y voir quelque chose de tardif, puisque au moins postérieur à Paul. C'est cette option qui se dégage du livre de Daniel Marguerat, *À l'aube du christianisme*³.

La Source Q, à supposer d'une part qu'elle existe vraiment, et de l'autre qu'elle soit monolithique (ce qui n'est pas mon avis, car telle qu'elle nous est donnée après reconstitution elle comporte à mon sens des strates rédactionnelles différentes), renvoie peut-être à un enseigne-

³ Bayard, 2007.

ment orthopraxe judéo-chrétien des origines, à mettre en rapport avec celui des anciens Ébionites : c'est l'opinion de son éditeur F. Amsler, dans *L'évangile inconnu*⁴.

Quant aux logia d'EvTh sont passés, dit-on ordinairement, par un filtre gnostique. On les dit alors postérieurs à la rédaction des évangiles dits canoniques. Mais certains, à l'inverse, y voient une réception très ancienne des paroles du Maître, dans un milieu hellénisé cherchant le salut non par la loi (position de Pierre et de Jacques), ou par la foi ou la grâce (position de Paul), mais par la connaissance (en grec *gnôsis*). Certains comme C-B Amphoux invoquent ici l'enseignement d'Apollos, dont Paul se démarque dans la première épître aux Corinthiens (1 Co 1/12, et passim) : « L'enseignement d'Apollos repose sur un recueil de paroles de Jésus – 'Voie du Seigneur' –, et l'*Évangile selon Thomas* en est un probable dérivé. »⁵

Selon cette façon de voir, beaucoup de paroles d'EvTh, qui seraient alors antérieures à leur mise en forme dans les textes canoniques, affleueraient évidemment dans ces derniers, mais y seraient traitées souvent différemment, ou « recyclées », en fonction d'autres considérations et buts, d'autres intentions catéchétiques que ceux qu'elles avaient au début.

On ne peut réellement trancher entre les deux visions, comme l'attestent les recherches les plus récentes : « La datation est évidemment disputée et varie selon l'interprétation que l'on donne du texte... Certains situent le texte au 1^e siècle, comme une collection assez primitive des paroles de Jésus. Le 2^e siècle est plus probable, etc. »⁶

⁴ Labor et Fides, 2001.

⁵ *L'Évangile selon Matthieu – Codex de Bèze*, Le bois d'Orion, 1996 : Introduction, p.31.

⁶ Notice sur l'EvTh, dans *Écrits gnostiques*, Pléiade, 2007, p. 305.

En fait, il me semble que notre EvTh est lui-même hétéroclite : d'une part, il donne des paroles manifestement antérieures à celles qui figurent dans les canoniques, ne serait-ce que parce qu'elles sont plus laconiques, livrées plus brutes, sans la mise en forme et en contexte qu'elles ont reçues après. Le problème évidemment est celui de l'orientation qu'elles peuvent ensuite recevoir. Elle peut encore participer d'un climat d'imminence eschatologique, où beaucoup d'historiens et de chercheurs voient encore aujourd'hui l'essentiel de l'enseignement de Jésus, ou être déjà changée par réinterprétation.

Selon cette façon de voir, EvTh présenterait, outre son noyau archaïque, son recueil premier des dits de Jésus, une strate rédactionnelle postérieure : après l'accueil initial des paroles, il en aurait opéré une relecture, accompagnée de l'introduction de paroles nouvelles, à la lumière d'une sensibilité autre, qu'on peut bien appeler gnostique, et qui n'apparaît pas pleinement avant le deuxième siècle. C'est pourquoi certains proposent ici le milieu du deuxième siècle, par exemple 140 ap. J-C, comme date de composition. J'y reviendrai longuement dans le cours de ce livre.

Cependant pour modérer ce jugement on notera que la critique de la gnose ou connaissance s'est opérée très tôt, au point qu'il faut sans doute parler d'un mouvement pré-gnostique, ou des prémices du gnosticisme dans ce qui devait devenir le christianisme, dès le premier siècle. Paul connaît déjà cette orientation. On citera la première épître aux Corinthiens : « La connaissance (*gnôsis*) passera » (1 Co 13/8). Et ensuite la première épître à Timothée, où est critiquée la « pseudo-gnose » : « Ô Timothée, garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes, (6-21) et les disputes de la fausse connaissance – *tês pseudonoumou gnôseôs* » (1 Tm 6/20). Cela bien sûr

préfigure le *Contre les hérésies : Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur* d'Irénée de Lyon, qui date de la fin du deuxième siècle.

D'autre part, l'évangile de Jean lui-même comporte déjà beaucoup de traits pré-gnostiques. Il suffit de comparer la vision du Royaume qui figure dans les synoptiques, où il est attendu comme réalité tangible et terrestre, et vu comme très proche dans un climat d'imminence eschatologique, avec la vision d'un royaume qui « n'est pas de ce monde » telle qu'elle figure en Jn 18/36. Il faut d'ailleurs beaucoup de bonne volonté pour penser qu'un seul homme ait pu avoir les deux visions. Par contre, le mépris du « monde » est bien familier aux gnostiques. – Aussi et symétriquement la vision johannique de la « vie éternelle » comme possession possible *hic et nunc* (Jn 3/36, 5/24, etc.) correspond tout à fait à la présence du Royaume du Père qui « s'étend sur la terre et que les hommes ne voient pas. » (EvTh 113). Donc l'inflexion de l'enseignement de Jésus, allant de l'attente d'un Royaume temporel dont la venue était considérée comme imminente (vision peut-être initiale), à sa nouvelle vision comme présence spirituelle intérieure, « éternitaire », est déjà en route à la fin du 1^e siècle : on s'accorde à dire que Jn aurait été écrit dans les années proches de l'an 100.

Enfin, pour qui recherche quel a pu être cet enseignement, il ne faut pas oublier aussi les paroles citées par les Pères, qui ne figurent pas dans les textes reçus : on les nomme les *agrapha* (en grec, paroles non écrites, c'est-à-dire se rattachant seulement à une tradition orale), et elles peuvent éclairer singulièrement sur ce qu'a pu cet enseignement, ou au moins certains de ses aspects inconnus.

France Quéré en a édité plusieurs dans ses *Évangiles apocryphes*⁷.

*
* *

Au total, en laissant de côté la question des dates de composition, on constate en premier lieu que certaines paroles d'EvTh ont sensiblement le même sens que dans les canoniques. En second lieu, que d'autres sont apparemment les mêmes, mais qu'elles sont infléchies dans un autre sens. Et la troisième catégorie est faite de paroles toutes nouvelles. C'est pourquoi, s'agissant d'EvTh, il faut à mon avis se méfier des commentaires qui se veulent lisses et consensuels, syncrétiques, et qui pour ce faire gomment les différences, les accents ou les apports nouveaux de telle ou telle parole avec celles des textes reçus. Je pense à celui de J-Y. Leloup dans son édition, qui *complète* simplement les logia d'EvTh par ceux du corpus canonique, en ne voyant pas les inflexions et les changements de sens considérables qu'ils y subissent souvent, ou même dans le cas de paroles toutes nouvelles la spécificité irréductible de leur apport⁸.

Il vaut mieux au contraire, pour préserver l'honnêteté intellectuelle, parler de l'existence dès le premier siècle de *plusieurs* christianismes, très différents, plutôt que d'un seul qui serait simplement décliné avec des modulations, des variations. Bref il s'agit ici de voix multiples et diverses, plutôt que d'une voix unique. On se reportera utilement là-dessus au livre de Bart Ehrman, *Les*

⁷ Seuil, 1983.

⁸ *L'évangile de Thomas*, Albin Michel, 1986.

*christianismes disparus – La bataille pour les Écritures : apocryphes, faux et censures*⁹.

Bien sûr cela peut choquer certains, qui préféreraient ici l'adoucissement œcuménique, et qu'au moins, pour en préserver l'unité finale, on parle ici seulement d'un christianisme pluriel. D'une polyphonie beaucoup voudraient faire une symphonie. On oublie pourtant la grande prudence de l'Église elle-même, qui à partir d'Irénée de Lyon lui-même a refusé la synopse unificatrice présentée par Tatien (le *Diatessaron*), pour continuer à parler de quatre évangiles : selon un tel, ou un tel, etc. Si elle a refusé ceux du type de celui de Thomas c'est moins il me semble pour des questions doctrinales (il est bien proche par exemple comme je l'ai déjà signalé de celui de Jean, qu'on a bien maintenu dans le canon), que pour des questions de pouvoir : EvTh en effet dans son essence exclut la possibilité de toute église, en rendant inutile pour le fidèle le recours à toute médiation cléricale.

Tel que nous l'avons, l'EvTh a pour une grande part une voix singulière, irréductible à d'autres. Il est inutile de le nier. Dans le fond je ne sais ce que vaudrait ici un consensus basé sur de l'imposture, pas plus qu'un livre de plus cherchant à l'alimenter.

*
* *

De Jésus donc nous ne savons, au fond, que peu de chose. Méditons alors ces textes très variés qui nous restent et qui lui sont attribués, ont été écrits en son nom. De leur contexte d'énonciation nous ne savons pas tout : à quelles communautés étaient-ils destinés, quelle finalité

⁹ Bayard, 2007.

exacte avaient-ils ? Beaucoup de choses ont été dites à leur propos qui ne sont qu'hypothèses. Mais est-ce là au fond ce qui importe ? Je me situerai ici du point de vue du lecteur que je suis, qui entre en écho ou résonance avec certaines paroles particulières. Au reste, il n'y a pas que ce qu'un texte *veut* dire, il y a aussi ce qu'il *peut* dire. De premier cas s'occupe, ou essaie de le faire, l'historien. Du second, le lecteur moderne, qui n'a plus le mode d'emploi d'autrefois. L'impression en nous, aujourd'hui, est tout. Aucune autre instance n'existe pour celui qui se soustrait au magistère ecclésial et dogmatique. Notre héritage, dit fort pertinemment René Char, n'est précédé d'aucun testament.

Au fond, qu'il s'agisse dans le cas de Jésus d'un enseignement intrinsèquement polymorphe ou au contraire au bout du compte unifiable, de plusieurs voix ou d'une seule, rien ne remplacera de toute façon le dialogue avec la nôtre propre, notre voix intérieure. Et nous ne choisirons jamais de meilleure voix que celle qui, de préférence à d'autres, trouve un écho en nous. En vérité, chacun ne trouve vraiment dans ses choix de lecture que ce qu'il cherche lui-même, ce qui est le plus en rapport avec sa plus secrète attente. Telle est la vraie compréhension par empathie. Elle est un peu à l'image de ce qu'on appelle en sciences humaines, après Dilthey et Heidegger, le cercle herméneutique : pour comprendre, il faut avoir déjà compris ce qui est à comprendre, et on ne comprend rien si on n'attend rien. Le sens est une anticipation de sens. Il en est de sa découverte dans ce qu'on lit comme de celle qu'on fait dans l'œuvre d'art qu'on regarde. On n'y trouve que soi. Comme dit Valéry : « Il dépend de celui qui passe / Que je sois tombe ou trésor / Que je parle ou que je me taise / Cela ne tient qu'à toi / Ami, n'entre pas sans désir. »

L'accès à Jésus peut se faire soit à partir de la construction paulinienne et de la mythologie pascale, soit à partir de son enseignement et des *logia*. Et encore dans ce cas mieux vaut dire à partir de tel ou tel ensemble particulier de *logia*, de tel ou tel corpus de paroles. Tout dépend donc du type d'esprit du récepteur, ou, pour reprendre une formule de H.R. Jauss, de son « horizon d'attente »¹⁰.

En fait, au « Qui dites-vous que je suis ? » (Mt 16/15), nous ne pouvons répondre que celui que nous préférons. Et la réponse ne peut être qu'en miroir : « C'est toi qui le dis » (Mt 26/64). Tel nous pensons ou disons Jésus, tel, *pour nous*, il est. Aucune autre garantie n'existe ici que notre attente la plus intime. – Mais nous devons savoir, bien sûr, que d'autres pourront avoir de tout autres attentes que les nôtres...

C'est pourquoi le problème de savoir si EvTh, comme au reste tel ou tel apocryphe, est, comme certains le pensent, plus proche des paroles mêmes de Jésus, de sa voix même, de son *ipsissima vox* pour reprendre la formule de Jeremias dans ses *Paraboles de Jésus*, est insoluble et au fond n'a pas d'importance. Je ne partage pas l'enthousiasme manifesté sur ce point par Philippe de Suarez et par Émile Gillibert (ainsi que par le mouvement *Metanoïa* qu'ils ont initié), même si j'apprécie beaucoup le côté polémique de leurs analyses, qui ont le grand mérite d'insister sur les différences de traitement de telles ou telles paroles qu'on prétend parfois être les mêmes dans EvTh et dans les évangiles canoniques¹¹.

¹⁰ H.R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard « Tel », 1978.

¹¹ Philippe de Suarez, traduction et présentation de *l'Évangile selon Thomas*, *Metanoïa*, 1974 – Émile Gillibert, *Saint Paul, ou le*

La question n'est pas de savoir si elles sont vraiment primitives, si Jésus les a bel et bien prononcées, et si elles ont été ensuite altérées. J'ai déjà dit que cela peut être discuté. La seule question est : ces paroles que nous lisons et élisons nous parlent-elles, ont-elles un écho en nous, ou non ? Si oui, ce livre a sa justification.

Pour ce qui est de la vie, des faits et gestes du personnage nommé Jésus, ils nous sont en grande partie ignorés. Pour certains mêmes ils sont entièrement mythiques, soit réaménagés et reconstruits a posteriori à des fins d'hagiographie et de prédication, soit inspirés et mis en scène, par tout un travail littéraire à base de palimpseste ou de midrash, fait à partir de textes antérieurs, et cela de l'aveu même implicite du rédacteur (« Tout cela arriva pour que l'Écriture s'accomplît »), soit même totalement inventés à partir de rien, *ex nihilo*. L'*Evangelium Christi*, la bonne nouvelle du Christ, a bien vite été remplacé chez nous par l'*Evangelium de Christo*, la bonne nouvelle au sujet du Christ.

Mais cet évangile du Christ lui-même est-il si cohérent qu'on le prétend et l'enseigne ? L'expression « parole d'évangile » (au singulier), qu'on prononce souvent à son sujet, a-t-elle un sens ? Nous ne pouvons, on l'a vu, qu'élire en lui ce qui nous ressemble le plus. Et cela vaut même si ces paroles que nous choisissons n'ont pas été prononcées par Jésus, mais lui ont été prêtées.

Et en allant plus loin, même si le passage ce dernier sur cette terre ne devait être que supposé, comme je l'ai évoqué à l'article « Mythistes » de mon *Petit lexique des hérésies chrétiennes*¹². Le résultat de toute façon en

colosse aux pieds d'argile ; Paroles de Jésus et pensée orientale, Metanoïa, 1974.

¹² Albin Michel, 2005.

serait le même : qu'Homère ait existé ou non ne change rien, pour reprendre l'expression de Valéry, à la beauté marine de l'*Odyssée*. Fort de tous ces doutes, qui au fond nous libèrent, il ne nous reste plus alors qu'à dialoguer, au fond de nous-mêmes, avec cette voix qu'ici nous découvrons, qui nous parle et que, parmi d'autres, sans doute en vertu de notre propre tempérament et de notre propre attente, nous préférons – avec *une voix nommée Jésus*.